

démasquer plus sûrement. D'après ces réflexions, il se hâta d'aller rejoindre Juliette.

Adrienne trouva Verdac taillant une plume pour copier à main posée, de sa plus belle écriture, le billet écrit par Fonrose. Adrienne le questionne vivement ; Verdac répond avec sa naïveté ordinaire, et lui donne sa parole qu'il n'a pas prononcé son nom, et que personne ne se doute qu'elle ait la moindre part aux démarches qu'il vient de faire ; et il lui renouvelle la promesse de ne point démentir cette discrétion. Adrienne lui soutient que Fonrose dissimule sa douleur ; elle parle avec tant d'adresse et de véhémence, qu'elle ramène Verdac à son premier projet, qui dans le fond, lui convenait mieux, parce qu'il craignait mortellement l'opposition et la colère de son père. " Mais, que ferais-je ? dit Verdac. — Une action aussi belle que celle de Fonrose, répondit Adrienne. Que ce billet qu'il écrit pour vous, avec désespoir, serve à son bonheur. — Comment ? — Donnez-le-moi, et je vais le porter à ma tante, de la part de Fonrose, comme s'il l'eût écrit pour lui-même. Pendant ce temps faites seller un cheval, et partez sans délai ; allez rejoindre votre père qui vous attend. Verdac trouva cette idée excellente ; il appela son valet-de-chambre, et, en présence d'Adrienne, il lui donna l'ordre d'aller lui seller un cheval sur-le-champ, et de le conduire au bout de l'avenue, car il voulait partir sans bruit. Adrienne, charmée de sa docilité, le quitta en emportant la lettre écrite par Fonrose, et sur le revers de laquelle il avait tracé ces mots : *Pour madame de Forlis*. Adrienne aussitôt vole chez sa tante, la fait demander dans son cabinet, et là, lui remettant le billet de Fonrose, dont madame de Forlis connaissait parfaitement l'écriture, elle lui dit qu'elle a trouvé ce papier dans le corridor, et qu'ayant lu seulement le nom de madame de Forlis, elle a cru devoir lui apporter cet écrit. Adrienne, après cette explication ajoute qu'elle vient de recevoir un courrier de son père qui l'oblige à partir dans l'instant pour Paris ; elle prend congé de sa tante et la laisse seule. Madame de Forlis lut avec impressement le billet de Fonrose, et l'erreur qu'il produisit la combla de joie ; car Fonrose était le gendre qu'elle désirait. Elle fit appeler Louise, elle lui conta les combats généreux des deux amis, et finit par lui lire le billet qu'elle venait de recevoir. Louise écouta ce récit avec beaucoup de sang-froid ; elle ne savait trop que penser, et le quel elle devait le plus admirer de Fonrose ou de Verdac : sa mère la décida en lui disant que ces deux vertueux amants si passionnés étaient également dignes d'elle : " mais, ajouta-t-elle, le vicomte ne serait pas sûr d'obtenir le consentement de son père ; et, dans cette incertitude, nous ne devons plus songer à lui. Fonrose vous adore ; il est son maître : serez-vous insensible à un atta-

chement si tendre et si délicat ? " Louise assura qu'elle n'était point ingrate, et que, puisqu'elle ne pouvait épouser M. de Verdac, elle consentirait sans répugnance à s'unir à M. de Fonrose. A ces mots, madame de Forlis, au comble de ses vœux, envoya chercher Fonrose, qui vint au moment même. " Mon cher Fonrose, lui dit-elle en lui montrant Louise, elle est à vous, et elle y consent..... " Fonrose resta pétrifié. " Peut-être, reprit madame de Forlis, après m'avoir écrit le billet touchant que je possède, vous êtes-vous repenti ? peut-être avez-vous encore formé de nouveau le noble projet de vous immoler ; mais le ciel ne l'a pas permis. Vous avez perdu ce billet ; on vient de me l'apporter ; le voici..... " En disant ces paroles, elle lui montra la lettre qu'avait dû copier Verdac ; et Fonrose, intérieurement outré de colère, reconnut le fruit de l'entrevue d'Adrienne et de Verdac. Après un moment de silence et de réflexion, il s'approcha de madame de Forlis, et serrant ses deux mains dans les siennes ; " Ah ! madame, dit-il, si vous lisiez dans mon cœur, vous verriez combien il est pénétré de vos bontés. — Mais je suis si ému, si hors de moi-même, qu'il m'est impossible de vous exprimer ce que je sens. Souffrez que j'aie réfléchi avec moins de trouble à mon étrange situation. " A ces mots, il sortit sans attendre de réponse. Il écrivit avec un crayon deux lignes à Juliette pour l'instruire de ce singulier incident ; et, descendant dans les écuries, il monta sur le cheval de Verdac, et partit au grand galop pour Paris. Il avait prévu qu'Adrienne engagerait Verdac à quitter Chevilly, et il savait qu'elle même venait de partir. En conséquence il avait gagné le valet-de-chambre de Verdac et les gens de l'écurie, qui mirent des obstacles invincibles au prompt départ du vicomte. On lui dit d'abord que son cheval était défermé. Il demanda des chevaux de poste ; on le fit attendre trois quarts-d'heure pour lui dire ensuite qu'il n'y en avait point. Alors il donna l'ordre de ferrer son cheval ; on ne put trouver le maréchal. Le vicomte, attendant toujours, se promenait assez tristement dans l'avenue, ne se doutant pas que Fonrose, qui avait pris un chemin détourné, était parti, et sur son cheval. Durant ce temps, Juliette opérait une grande révolution. Louise, après son entretien avec sa mère, était remontée dans sa chambre ; et, avec un sérieux assez convenable, elle dit à Juliette que pour obéir à sa mère, elle avait promis à Fonrose de l'épouser. — A ce récit, Juliette, déjà prévenue par Fonrose, se jeta au cou de sa sœur avec toutes les démonstrations du plus douloureux attendrissement : " Ah ! ma pauvre sœur ! s'écria-t-elle, qu'allez-vous devenir ? — Cela me fait beaucoup de peine, répondit Louise vous savez que j'aimais M. de Verdac ; mais il n'y faut plus penser. — Ma pauvre sœur ! — comme vous êtes pâle et saisie !